

ont recommandé dans la nature ce qu'elle a d'instructif, d'inspiré, de libre et d'indépendant, de varié et de diversifié, de mobile et de capricieux au gré de l'humeur et des besoins, et enfin de tempéré et de modéré, parce qu'elle s'exerce dans tous les sens à la fois ou successivement; aussi ont-ils donné la place d'honneur aux jeux parmi tous les exercices.

A cela je réponds avec Lévy: l'adulte dont une éducation vicieuse n'a point faussé l'évolution, présente à l'art le modèle des mouvements et n'a rien à demander à la gymnastique.

Au lieu de deux heures de gymnastique que vous imposez par semaine à vos élèves des collèges et sans résultat manifestes assurément, organisez des jeux qui les intéressent et auxquels ils devront consacrer deux heures par jour; non seulement vous augmenterez ainsi leur valeur dynamique, mais vous contrebalancerez l'influence funeste de la stagnation du corps et des attitudes tourmentées qui ne sont pas le fait de la nature, mais qui sont dues uniquement aux entraves sans nombre que le milieu oppose au développement et au jeu de l'organisme.

Il serait trop long d'examiner même rapidement les merveilleux effets de l'exercice sur nos organes et sur leurs fonctions, mais la physiologie et la médecine les constatent sur la digestion, l'absorption, les combustions, la circulation et les sécrétions. Il est le meilleur sédatif du système nerveux; et par là même le plus sûr préservatif, pour la jeunesse, de la débauche précoce et des passions affectives. Même chez les aliénés, l'impression produite sur l'intelligence par la mesure et la périodicité du travail manuel, de l'exercice, rappelle la régularité dans les facultés intellectuelles et ranime les sentiments.

J. M. BORDES.

LE BERRET.

Dès le Xe siècle, les clores de l'Eglise se servaient du berret pendant l'été, soit chez eux, soit ailleurs, afin de se préserver la tête de la piquete des insectes; mais ce ne fut que dans le XIIIe siècle que l'usage s'en introduisit dans l'Eglise. Cette coiffure était alors fort différente de celle qui existe de nos jours; c'était tout simplement un bonnet noir. Pour laisser plus de prise aux doigts qui devaient le saisir, et parce que des plis s'y formaient triangulairement, on accepta ces plis et on les consolida à l'aide de carton ou de forte toile. Les Italiens mirent trois angles au berret; la France, l'Espagne et l'Allemagne en admirent quatre, avec une petite houppie sur le milieu, et ce fut ainsi que, de rond qu'il était d'abord, le berret devint un bonnet carré.

Sous Louis XV, et par suite de la tenue générale qu'avait l'Eglise française de s'éloigner des usages de la Cour de Rome, le berret s'allongea en forme de pyramide, les quatre angles disparaissant, la houppie de soie prit des proportions plus considérables et le tout forma le bonnet carré. Le poids de la houppie exposant le bonnet à perdre son équilibre et à quitter la tête du prêtre lorsque celui-ci prêchait, on chercha à obvier à cet inconvénient, tout-fois, ce ne fut qu'en 1844 qu'un mandement d'évêques interdit l'usage du bonnet carré et rendit obligatoire celui du berret.

Littérature définit le berret une toque de laine ronde et plate, qui sert de coiffure aux paysans basques. Le berret dans les divers idiomes devient berretta, birret, barret, berretta, beretum, birram, byrhus et en grec parras, qui signifie "roux".

Du Cange, historien, dans son histoire du XIVe siècle n'a pas du berret une très-haute idée. "Quo chacun, dit-il, porte maintenant un bonnet fourré et laisse les barrettes et peigne chapiaux hommes."

Ce misérable préjugé a maintenant disparu. Le berret est une coiffure honnête et qui couvre le chef d'honnêtes gens, v. g. les étudiants de Laval. Comme on le voit, le berret n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

ILLUSIONS.

A LA MÉMOIRE DE JULIETTE.

I.

N'est-ce pas que c'est douloureux
De voir la fleur d'une soirée
Tomber du vase langoureux,
Le lendemain, pâle et moirée?

N'est-ce pas qu'il est doux souvent
De venir sur l'aile du songe
Dans ce passé triste et charmant
Qui vous conte plus d'un mensonge?

O mes chères illusions,
Fauvettes dont le babil tendre
Charme toujours mes visions,
Ah! chantez, j'aime à vous entendre!

II.

Blonde comme les épis d'or
Que la brise d'été balance,
Belle comme le lis qui dort
Dans l'onde, au milieu du silence;

Chanteuse comme le pinson
Près de la branche maternelle,
Volant à tous cœur et chanson,
Charmante en s'ignorant si belle,

Oh qu'elle a versé de bonheur
Sur ma route au seuil de la vie
Voici l'amour m'arrache au pleur,
Le ciel jaloux nous l'a ravie.

Pourquoi?...

III.

... La bas, triste flambeau
Des nuits, derrière la colline
Vers la croix blanche d'un tombeau
La lune tristement s'incline.

C'est là qu'elle prend son sommeil
Ma jeune colombe endormie.
Silence... Est-il pas de réveil
En ce lieu sombre, ô blonde amie?

J'écoute... mon Dieu! pas un bruit
Humain dans le clos solitaire
Hélas! partout l'affreuse nuit,
L'oubli navrant du cimetière.

IV.

Quand tu vivais ton dernier soir
Assise et pâle à ta croisée,
Qu'avec un parfum d'encensoir
Les fleurs pliaient sous la rosée,

Quand tu laissais ton cœur s'ouvrir
Aux voluptés de la nuit sombre
Tu ne sentais donc pas, chère ombre,
Qu'à l'aube tu devais mourir?

Adieu donc, céleste colombe,
Adieu, dors en paix sous le sol,
Souvent mon âme dans son vol
S'élance vers toi sous la tombe.

C. TELL.

AVIS

Nous attirons l'attention des maisons de pension sur l'avantage qu'elles auroient d'annoncer dans notre journal.

Nous leur insérerons une annonce, ne dépassant pas dix lignes, pour la modique somme de vingt-cinq centins.

Envoyez vingt-cinq centins en timbres de poste à l'adresse suivante:

LE JOURNAL DES ETUDIANTS.

Boite 2187, B. P.,
Montréal.

L'abonnement au "JOURNAL DES ETUDIANTS" est payable d'avance. Une semaine après la réception du premier numéro, nous retrancherons de nos listes ceux qui ne se seront point conformés à cette loi.

LA FETE DU 8 OCTOBRE

(Suite de la 1ère page)

siècles, et on a beaucoup reproché au moyen âge d'être une époque barbare et cruelle, mais en même temps quelle époque de foi, et que d'œuvres cette foi a accomplies! Dans ces âges primitifs, on n'aurait certes pu, à force de calculs et d'art, élever une tour Eiffel, mais on a fait des chefs-d'œuvre que les temps postérieurs n'ont pu égaler ni imiter: on a fait ce poème de pierre et de granit qui s'appelle la cathédrale de Cologne, élevé à la glorification de la religion et de la science théologique; on a écrit cette profonde et merveilleuse dissertation théologique qui se nomme la *Divine Comédie*; on a rédigé cette œuvre admirable et immortelle, *monumentum aere perennius*, qui est la *Somme théologique* de Saint Thomas! L'éloquent abbé nous a remis en mémoire, dans son enthousiaste description du moyen-âge, ces vers d'un poète contemporain:

C'est vers le moyen-âge, énorme et délicat,
Vers toute cette foule ardente, souple, artiste,
Qu'il faudrait que mon cœur en pause naviguât,
Loin de ces jours d'esprit charnel et de chair triste!

L'honorable G. A. Nantel, commissaire des Travaux Publics pour la province de Québec succéda à M. Lecoq. L'honorable ministre fit un discours essentiellement pratique. Il déplora les circonstances qui empêchaient l'honorable premier ministre de porter la parole au nom du gouvernement à l'égard de l'Université Laval. S'engager à trop, dit-il, serait peut-être présomption, s'engager à trop peu serait en désaccord avec notre opinion de l'Université; nous ferons ce qu'il nous sera possible de faire. M. Nantel termina en formant des vœux pour que l'on adjoigne, dans un avenir prochain, aux facultés déjà établies, une faculté de beaux-arts.

Vint ensuite l'hon. J. J. Curran, solliciteur général à Ottawa. Tous les peuples qui ont cultivé les sciences et pratiqué la religion, dit M. Curran en résumant brièvement l'histoire des nations, ont été de grands peuples. La fondation de cette institution, à la fois religieuse et scientifique, est donc un gage de prospérité pour le peuple canadien. Je suis par mes ancêtres, ajoute-t-il, originaire d'un pays qu'on a appelée, dès avant Saint Patrice, *insula sanctorum et doctorum*, je suis né dans la province de Québec, où l'on respecte les minorités, et je suis fier de ma patrie comme de celle de mes ancêtres.

Ce fut au milieu des braves fréquentes de toute la vaste assemblée que se leva Son Honneur le lieutenant-gouverneur Chapleau, appelé à parler après M. Curran. Dire que Son Honneur fut éloquent et applaudi serait ne rien dire de nouveau. Nous tâcherons de résumer une autre fois ce magnifique discours.

Le dernier orateur fut Sa Grandeur Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal. "On vous a servi ce soir, dit Sa Grandeur, divers plats exquis d'éloquence. Vous êtes maintenant appelés, comme tout convive, à vous prononcer sur les différents mets. On trouve généralement le dessert le mets le plus exquis; moi, je ne vous apporte que ma modeste tasse de café, aussi petite que possible de crainte qu'elle ne refroidisse. J'ai toujours suivi avec intérêt cette université que j'ai vu naître et grandir. Etant chanoine, j'ai cherché à former une faculté catholique de droit à Montréal. J'ai fait, ainsi que mon clergé, de grands sacrifices pour faire prospérer cette œuvre; à vous maintenant de continuer cette impulsion."

Après cette allocution, digne couramment de cette remarquable soirée, les nombreux auditeurs se dispersèrent: le public heureux d'avoir assisté à une telle soirée oratoire, les étudiants fiers et ravis de voir pareil déploiement et pareille solennité, consacrés à l'ouverture de leur université et à la reprise de leurs études.

CHEZ LES DISCIPLES D'ES-CULAPE.

On me demandait l'autre jour sur la rue, si je voulais collaborer au *Journal des Etudiants*. En bon carabin comment pouvais-je refuser? Les étudiants en médecine, comme vous le savez, sont pardessus tout entreprenants, voire même lorsqu'il s'agit de littérature. Eh! bien, chers lecteurs et lectrices, c'est grâce à cet esprit d'entreprise, peut-être un peu hardie, si je viens aujourd'hui vous servir, gratuitement, une petite chronique que vous lirez, si vous le voulez bien; mais soyez bien avertis que je n'ai pas la prétention de vous servir un gâteau littéraire. D'ailleurs je ne tiens pas à vous faire goûter trop de bonnes choses, car il est dit en médecine (et je respecte ce qu'on y dit), qu'une nourriture trop riche occasionne souvent une mauvaise digestion, et mes chers lecteurs et lectrices comme j'ai à cœur de ne pas vous rendre malades, j'éviterai autant que possible les grands mots. A propos de grands mots, permettez-moi de vous rapporter un petit fait typique qui me revient à la mémoire. J'étais alors en syntaxe, sur les bancs du collège de X..., un confrère, mon voisin, au lieu d'étudier était à m'entretenir sur l'histoire ancienne, et voici qu'en parlant du grand roi de Babylone, Nabuchodonosor, il y mit tant d'emphase qu'il restât sur le "do" de Nabuchodonosor, avec une dislocation de mâchoire; ainsi vous voyez, ipso facto, le désavantage de trop fouiller le dictionnaire.

Puis-que j'ai à vous parler des étudiants en médecine, je ne vois rien de plus à propos, dans le moment, que de vous dire un mot sur notre conseil, qui, entre parenthèse, n'est pas le conseil des anciens, puisqu'il a à peine une semaine d'existence. Je vous présente, avant tout, notre président, bon camarade, pas méchant du tout; vous avez sans doute entendu parler de lui, car c'est un jeune homme actif. Il a dans sa désinvolture, un je ne sais trop quoi, qui le distingue et qui fait qu'on est justifiable de croire qu'il fera un président dévoué et énergique. Ensuite vient notre vice-président, brave garçon aussi, qui chante très bien, et c'est une grande chose qu'une belle voix chez les étudiants. Il nous a déclaré publiquement qu'il suivrait en tout temps et en tout lieu la ligne tracée par monsieur le Président. Comme vous le voyez, il y a de l'union chez nous. M. le Secrétaire n'a que le défaut d'être un peu timide, mais vous verrez qu'il se tirera d'affaire, avec le temps. On assure que le Trésorier pourrait rendre des points à Law et que ses poches sont de vrais tonneaux des Danaïdes. Les membres du conseil sont gens dévoués. Le maître de fanfare fait vibrer jusqu'aux rideaux des fenêtres quand il joue sur sa clarinette, enfin les deux porte-étendards sont, surtout le second, des gens qui feront honneur au drapeau rouge et noir.

Voilà pour notre Conseil, et si quelqu'un se formalise de ceci il aurait bien tort; il s'agit de rire voilà tout, en carabins que nous sommes.

J'avais l'intention de vous parler de notre bel édifice de la rue Saint-Denis, mais d'autres plus habiles que moi, vous en ont déjà donné une description complète. Quant à nous, les étudiants en Médecine, je crois que la comparaison est juste en disant qu'on s'imagine venir d'outre tombe lorsque l'on compare notre local actuel avec celui des années passées.